

Sommaire

Introduction — 9

Un avenir désirable — 9. *À propos du titre et de quelques choix* — 14

L'offre de lecture jeunesse — 17

Les champs de l'offre — 17. *Vulnérabilités* — 27

Lire et la manière — 31

Lire, « la forme la plus délicate d'exploitation » — 31.
Censures et sensure — 32. *Relais et médiations* — 43

Le Grand Méchant Mot — 51

Quand de la politique s'affiche dans l'offre — 51. *La politique et le politique* — 68. *Idéologies, engagement, militance* — 68. *Représentations, stéréotypes et schèmes narratifs* — 71. *Neutralité scolaire et « culture partagée »* — 74. *Les politiques éditoriales à l'aune de la politique* — 80

Petite chronologie de la presse rebelle destinée aux enfants — 87

La presse infantine au début du xx^e siècle — 87. *Les journaux rebelles pour enfants entre 1901 et 1939* — 91. *Depuis 1939, des publications entre résistances et domestications* — 114. *Un outil d'émancipation à venir?* — 134. *Pour une formation au politique* — 135

Mondes décalés — 139

Un autre monde — 139. *Résistances inattendues* — 142. *Âpretés et ruptures morales* — 148. *De la force et de la violence* — 154. *La violence, un « échec inévitable »* — 157. *La violence éducative ordinaire* — 162

L'évolution des formes de l'offre de lecture — 165

Les classes d'âge — 165. Au pays de l'icônotexte — 166. L'image fixe, entre présence et information — 171. Niveaux de langue, niveaux d'iconicité — 172. En forme documentaire — 175. Le roman des adolescences — 177. L'édition du théâtre jeune public — 179. Inégales vitesses et systèmes référentiels — 182

Thèmes, évitements, politisations — 185

La famille et autres configurations — 185. Les croyances, certitudes sans preuves — 203. L'immigration, le racisme, l'antisémitisme — 209. La matrice économique, le travail, l'argent — 215. La compétition, la concurrence, l'entraide — 221. La ruralité, la chasse — 229. L'écologie — 233. L'alimentation et la métaphysique de la nourriture — 238

À corps perdu — 241

Ce qui éloigne du corps éloigne de l'humain. — 241. Le corps des filles : entre hypersexualisation et pruderie — 242. Le corps des garçons : omniprésence et relatif effacement — 250. L'éducation à la sexualité et la connaissance du corps — 252. Représentations et conduites réelles — 261. La santé — 264

Les normes et le genre — 269

Du côté des petites filles et des plus grandes — 270. Filles rebelles — 279. Du côté des masculinités — 297. À la recherche des garçons rebelles — 300

Temporalités, espace, mouvement — 305

Histoires d'Histoire — 305. Petite randonnée en terres d'utopie — 318

Une politique de la lecture — 335

Manières de lire et communautés interprétatives — 335. Lire, écrire... afin de compter — 337. Pour ne pas finir — 339

Bibliographie générale — 345

Bibliographie jeunesse — 355

Index des ouvrages jeunesse — 369

Index de la presse jeunesse — 372

Index des autres titres de presse et médias — 373

Thèmes, évitements, politisations

La famille et autres configurations

L'institution familiale est une construction sociale qui n'est ni naturelle ni universelle. Groupe solidaire de parenté et d'appartenance, lié par la filiation ou non, la famille est une matrice économique, affective, sociale et mémorielle à géométrie variable.

Pierre d'achoppement, l'institution familiale est de longue date un enjeu¹.

En France, depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale et particulièrement depuis les années 1970, la pression des évolutions sociétales a généré d'importants consentements législatifs. Si le stéréotype familial conjugal hétérosexué, monogame, fécond et virilocal reste dominant, diverses configurations familiales² prennent en charge et recomposent les fonctions anthropologiques de base – engendrer, nourrir, protéger, éduquer, socialiser – avec le soutien matériel de l'État. Lequel s'assure que tout nouvel arrangement matrimonial et patrimonial, quelles qu'en soient les dimensions émancipatrices, reste suffisamment inféodé à l'ordre social et économique pour le pérenniser en reproduisant la force de travail et sa division sexuée.

Les études sociologiques confirment que l'institution familiale contemporaine demeure une efficace machine à reproduire les inégalités : une enquête de 2010 montrait qu'en France, 70 %

1. « Familles, je vous hais! Foyers clos, portes refermées, possessions jalouses du bonheur », écrivait André Gide, en 1897, dans *Les Nourritures terrestres*. Décontextualisée, la première phrase est généralement utilisée à charge. Moins

ambigu, un numéro spécial de *Charlie Hebdo*, en 2014, avait pour titre « Pour en finir avec la famille »!

2. Familles élargies, recomposées, monoparentales, homoparentales.

L'aventure politique du livre jeunesse

des enfants issus d'une famille ouvrière accèdent à un niveau d'emploi identique.

Par ailleurs, il est patent que les révolutions et les utopies butent toutes sur la structure familiale, partagées entre « soit la peur qu'elle disparaisse tout à fait, soit, au contraire, la peur qu'elle continue d'exister¹ ».

Quoi qu'il en soit, la prégnance du stéréotype familial reste à l'avant-scène et c'est peu dire que les imprimés dédiés contribuent à ce volant d'inertie.

L'invisible célibat

L'horizon familial est si « naturel » qu'il fait l'économie de la réalité statistique. Ainsi, l'Insee indique qu'au 1^{er} janvier 2017, 40,9 % des plus de 15 ans étaient célibataires, 43 % vivaient en couple, et 16,1 % relevaient d'un veuvage ou avaient divorcé. Or, force est de constater que les célibataires sont extrêmement rares dans les albums.

Représenter davantage d'adultes ayant choisi d'être solitaires ou de ne nouer que des relations épisodiques avec d'autres adultes viendrait sans doute contrarier la pression benoîtement exercée pour que soit incorporée, au plus tôt, l'évidence familiale.

Le célibat, suspect, se doit d'apparaître comme transitoire... ou justifié par une disgrâce physique ou morale.

La famille nucléaire

L'immense majorité de l'offre de lecture jeunesse illustrée promet donc la famille, dans des univers où les femmes sont plus mères que femmes.

Rareté prospective : sur une double-page de l'album *On n'est pas des poupées*², une adolescente assise sur la branche d'un arbre monologue : « Je serai peut-être une maman... ou pas ! » Il n'existait jusque-là qu'une occurrence semblable dans les albums : en 1977, une fille et un garçon échangent dans l'album *La Naissance*³ : « Quand je serai grande, je serai peut-être une maman / Moi, quand je serai grand, je serai peut-être un papa. »

1. Fredric Jameson, *Archéologies du futur*, Paris, Max Milo, 2007, p. 354.

2. Delphine Beauvais, Claire Cantais, *On n'est pas des poupées*, Montreuil, La ville brûle, 2013.

3. Agnès Rosenstiehl, *La Naissance*, Paris, Centurion Jeunesse, 1977, p. 44, Montreuil, La ville brûle, 2018.

Thèmes, évitements, politisations

Naturellement féconde, la famille n'est pas le sujet des publications, l'idéal étant même que l'institution familiale passe inaperçue, car à défaut, elle devient le sujet.

D'excellents albums s'inscrivent dans cette matrice familiale sans la mettre en cause, *Les Malheurs d'Elsie*, par exemple, où un burlesque débridé prime dans un univers familial rural des années 1960, en Autriche.

*Les Malheurs d'Elsie*¹, 1982, album de 28 pages,
24 x 26 cm.

« Une seule fois, Elsie a voulu faire pipi comme ses cinq frères, mais alors, quelle catastrophe ! » Le début du texte est percutant.

Pendant que Maman vaque à d'autres occupations domestiques matinales, les six enfants ont réussi à entrer ensemble pour la première fois dans la baignoire. Puis ils se bousculent sans se sécher « jusqu'au cabinet », un réduit en saillie sur la façade, au deuxième étage de la maison ancienne enneigée. Un gros tuyau extérieur rejoint une fosse. Mise au défi de monter, comme ses frères, debout sur la lunette en bois, Elsie glisse et se retrouve les jambes et le bassin coincés dans la cuvette. Elle essaie de s'en extraire, tous l'aident, tirent sur ses bras.

Stéphane court chercher de l'aide et se fait gronder par Maman parce qu'il n'est toujours pas habillé pour le petit déjeuner familial : Papa attend ! Quand elle découvre la situation, Maman ne s'affole pas : « Filez vous habiller ! Et apportez-moi des vêtements chauds pour Elsie ». Papa vient aux nouvelles et, prenant sa fille emmitouflée à bras-le-corps, il tire à son tour, en vain. « En haut, j'ai trop chaud. Mais en bas, j'ai toujours aussi froid », dit Elsie.

Ni le plombier ni le garagiste ne répondant au téléphone, le père envoie Georges chez l'un, Olaf chez l'autre. Et voilà qu'Elsie a trop chaud en bas, maintenant. « Vous êtes devenus fous », dit le père, en éteignant le feu que Joe et Tim ont allumé sur la fosse pour réchauffer leur sœur.

« Vas-y, dit Elsie, frappe un grand coup ! » Stéphane, profitant de la confusion, est retourné auprès d'elle avec une masse. Il brise la cuvette. « Elsie émerge des débris de porcelaine comme

1. Margrett Rettich, *Les Malheurs d'Elsie*,
texte français de Serge Quadruppani, Seuil,
1987.

L'aventure politique du livre jeunesse

un poussin de sa coquille. » L'eau tiède d'un bon bain la réconforte. « On va pouvoir prendre le petit déjeuner », s'écrie-t-elle. Le plombier et le garagiste, arrivés entre-temps, partageront le kouglof préparé par Maman avec la famille au complet.

Si elle n'est pas toujours tranquille, la vie est simple et heureuse dans cette famille nombreuse épanouie. Texte et images limpides n'ont que faire des stéréotypes, ce n'est pas le propos. Les Marx Brothers sont à la manœuvre. Et le plaisir est au rendez-vous.

Moins échevelée, la vie quotidienne dans la quasi-totalité des publications jeunesse met en scène un modèle familial traditionnel. Ainsi, dans *Nicole au quinzième étage*¹ : « Notre appartement a trois pièces, une cuisine, une salle d'eau, un couloir, un séchoir, des placards. Quelle place ! Maman est contente ». La petite fille qui raconte est toute au bonheur d'avoir enfin un logement neuf et de voir, émerveillée, la ville d'en haut. Papa travaille à l'usine, maman est à la maison avec les trois enfants. L'album raconte une journée ordinaire. « Maman vient m'embrasser dans mon lit et je m'endors avec mille lumières dans les yeux », conclut le texte tandis que la grande fenêtre ouvre sur *La Nuit étoilée* de Vincent Van Gogh.

Cette omniprésence de la structure familiale n'est pas entièrement monolithique. Quelques artistes de l'album ne se privent pas de prises de position affirmées.

Ainsi, chez l'auteur-illustrateur anglais Anthony Browne, mieux vaut une situation monoparentale affectueuse qu'une structure familiale archétypale où se perpétue un ordre patriarcal tellement engrammé que dans l'album *Le Tunnel*², où la mère élève seule une fille et un garçon, le petit mâle cherchant à régenter sa sœur, se verrait bien pater familias de substitution. Dans un autre des albums de l'artiste, *Zoo*³, est brossé le tableau peu reluisant d'une famille : la mère accablée doit supporter un mari odieux et leurs deux garçons qui ne valent guère mieux.

La charge « brownienne » la plus féroce contre la configuration familiale traditionnelle se trouve dans l'album *À calicochon*.

1. Andrée Clair, Bernadette Després (ill.), *Nicole au quinzième étage*, Paris, La Farandole, 1969.

2. Anthony Browne, *Le Tunnel*, traduit de l'anglais par Isabel Finkenstaedt, Paris, Kaléidoscope, 1989.

3. Anthony Browne, *Zoo*, traduit de l'anglais par Isabel Finkenstaedt, Paris, Kaléidoscope, 1992.

À *calicochon*¹, 1987, album de 32 pages,
22 x 26 cm.

Une mère effacée et discrète assume des doubles journées : elle a un emploi et doit, de plus, gérer seule la maisonnée dans l'indifférence et l'ingratitude de trois mâles : son mari et leurs deux fils. Lesquels, un soir, trouvent la maison déserte. La mère a laissé un mot en évidence sur le manteau de la cheminée : « Vous êtes des cochons. » Elle est partie ! Et les trois mâles se transforment effectivement peu à peu en porcs anthropomorphes, une mutation amorcée en amont par des modifications subreptices des images. Les trois cochons s'avèrent incapables de se débrouiller seuls : la maison tourne rapidement à la porcherie. La maman finit par revenir au domicile à la condition que les tâches ménagères soient également prises en charge par les mâles...

Parce que nous sommes en présence d'un album où les images sont une instance narrative à part entière, on peut noter que, tout au long de l'histoire, l'artiste s'attache à un réalisme des images de la mère (traitement en volume, modelé du visage), alors que le graphisme utilisé pour représenter les trois mâles (dont les yeux sont de simples points) relève plus de la bande dessinée humoristique. Cette différence de traitement passe d'autant plus généralement inaperçue que les quatre personnages n'apparaissent ensemble qu'une seule fois, lorsque la mère revient et que les trois mâles sont prosternés à ses pieds. Scène surprenante, dont le traitement graphique en volumes soudainement unifié suggère une nouvelle homogénéité familiale et une inversion de la sujétion. Grande finesse de l'auteur qui confie aux images le soin de nous renseigner : plus que d'une plus juste répartition des corvées ménagères, c'est de l'absence d'amour et des rapports de pouvoir au sein de la famille qu'il est question. Quant à la répartition des tâches, elle risque de s'inverser à nouveau comme le suggère, sur la dernière image, la plaque minéralogique de la voiture familiale : « SGIP 321² ».

Nous verrons plus avant comment se manifeste la préférence d'Anthony Browne pour les configurations monoparentales.

1. Anthony Browne, *À calicochon*, traduit de l'anglais par Isabel Finkenstaedt, Paris, Flammarion, 1987, nouvelle traduction Élisabeth Duval, Paris, Kaléidoscope, 2010.

2. Lue en sens inverse, la plaque révèle la comptine « One, two, three PIGS » (Un, deux, trois, cochons).

L'aventure politique du livre jeunesse

Inversement, dans le riche univers de Claude Ponti, la structure familiale classique n'est pas remise en question. Mieux, dans l'album *Okilélé*¹, publié à L'École des loisirs en 1993, le jeune héros, pourtant martyrisé par ses parents (il est frappé à coups de matraque par sa mère et muré sous l'évier par son père !), n'aura de cesse de reconsolider sa famille et d'aspirer à en fonder une à son tour, au plus vite.

Sauf dans *Catalogue de parents*², où l'auteur s'ingénie malicieusement, en 2008, à réunir des configurations familiales imaginaires, les albums créés par Claude Ponti présentent le couple parental comme soudé, monolithe et unanime, au point qu'ayant intégré cette caractéristique, chaque matin Oum-Popotte, le personnage juvénile dans l'album *Le Chien invisible*³, choisit l'humeur de ses parents, Janus bricolés avec des boîtes en carton en guise de têtes à deux faces : ils seront, pour la journée, soit tous les deux souriants, soit tous les deux furieux.

Enfin, parmi quelques autres, peu nombreux, deux albums égratignent la sacro-sainte famille, chacun adoptant un angle différent : l'oppression des enfants pour le premier, l'attendu désespérant de banalité pour l'autre.

*La Raison des plus grands n'est pas toujours la meilleure*⁴, 1976, album de 64 pages, 23 x 16 cm.

Illustré par une quinzaine d'artistes, l'album prend la défense d'une galerie d'enfants victimes, au mieux, de l'indifférence de leurs parents. L'auteur, Albert Cullum, multiplie les portraits éclair acides : il est précisé, en préambule, que les artistes réunis dans l'album montrent aux enfants-lecteurs « qu'ils ont senti et compris leurs difficultés à s'adapter à ce monde écrasant ». Chaque double-page est un coup de poing, textes et images confondus. Les pages 8-9 sont emblématiques : l'inoubliable image de Jean-Michel Nicollet montre, en plan serré, les têtes, face à face, d'un couple, bouches largement ouvertes d'où jaillissent des mitraillettes qui tirent simultanément. Le texte élucide l'image : « Voilà qu'ils recommencent à s'engueuler [...]

1. Claude Ponti, *Okilélé*, Paris, L'École des loisirs, 1993.

2. Claude Ponti, *Catalogue de parents*, Paris, L'École des loisirs, 2008.

3. Claude Ponti, *Le Chien invisible*, Paris, L'École des loisirs, 1995.

4. Albert Cullum, collectif d'artistes (ill.), *La Raison des plus grands n'est pas toujours la meilleure*, adapté de l'anglais (États-Unis) par Mona Richez, Paris, Encore un livre d'Harlin Quist, 1976.

Thèmes, évitements, politisations

J'aimerais encore mieux être à l'école aujourd'hui... » L'école, cible favorite d'Albert Cullum par ailleurs, vient intercaler d'autres inféodations juvéniles, dans un flot de parents tyranniques, instables, hypocrites, aveugles à ce que ressent leur progéniture. Parce qu'une mère répète à tous, devant son fils, qu'avec lui « elle n'a eu que onze ans de soucis », l'illustratrice Keleck la représente recevant un gâteau d'anniversaire en pleine figure. Une seule mère, pages 28-29, trouve grâce aux yeux de son enfant dont on ignore le sexe et l'âge. Au début d'un court texte la concernant, on apprend que cette maman est dénigrée par tous : bijoux clinquants, rouge à lèvres trop vif. Elle est représentée en train de verser une bouteille de vin rouge dans la trompette qu'elle a embouchée : « Quand elle est heureuse, ma mère chante des chansons d'autrefois, elle boit un peu trop, et le soir, c'est moi qui fais la vaisselle. »

Ce livre est typique d'une tendance de l'extrême marge de la production éditoriale restreinte des années 1970. La critique ayant investi des fronts que l'époque militante qualifiait de secondaires, toutes les formes de sujétions devenaient des équivalents symboliques de l'exploitation économique.

*La Vie exemplaire de Martha et Paul*¹, 1998,
album de 30 pages, 18,5 x 33,5 cm.

La causticité de Pierre Pratt est un régal. Son album débute « Un premier janvier. » Martha et Paul naissent dans deux immeubles voisins. Ils grandissent, sans se connaître, dans la même banlieue pavillonnaire poussée dans les années 1960, à l'habitat standardisé. « Un certain 8 mars² », première rencontre : « Paul est frappé par la grâce et la beauté subtile de Martha. » L'image montre Martha, un peu sonnée, assise sur la chaussée, le cabas retourné, ses provisions éparses autour d'elle : elle a été renversée par Paul, encore sous le choc, resté au volant de sa grosse voiture verte. Ils se marient un 9 avril : nul ne sait d'où tombent les confettis puisqu'ils sont seuls, tout sourire, sur les marches de l'église. Un 10 mai, adoption de Rex, un petit chien : ils vivent « un bonheur presque palpable », avance le texte. Le petit pavillon, les tartes aux prunes de Martha, la promotion

1. Pierre Pratt, *La Vie exemplaire de Martha et Paul*, Paris, Seuil Jeunesse, 1998.

2. Toutes les dates-jalons de l'album peuvent faire sens : ainsi le 8 mars, Journée internationale des femmes, le 10 mai,

élection de François Mitterrand, etc. Ne pas repérer ce petit jeu ou ne pas connaître telle ou telle référence ne nuit pas à la jubilation de la lecture.

L'aventure politique du livre jeunesse

de Paul, la nouvelle teinture de Martha, la varicelle de Rex, la naissance de « deux beaux jumeaux, Louise et Louis, voués au bonheur (évidemment) », et le sapin de Noël, décoré, fin prêt dès le 23 novembre... Un « type » dans le jardin trace une grande croix blanche sur la pelouse... À la tourne de page, Martha, les jumeaux, Paul et Rex embarquent, hypnotisés, dans la soucoupe volante de Bllb. La famille idéale qu'il étudiait depuis un certain premier janvier lui a tant plu qu'il a décidé de la ramener à la maison, en cadeau pour Smik, Smak et Brnë. Comme cadeau ou comme repas.

Une relecture conduit à remarquer sur chaque image dès le début de l'album, le « type » en question qui observe et enquête discrètement sur ce que semble être un bonheur exemplaire chez les humains. Sur le fond, à la différence du jeune couple qui, sous la plume de Georges Perec dans *Les Choses*, tente de s'extraire d'une vie que la seule consommation de parvient pas à satisfaire, avant de devoir se contenter, en fin de compte, du terne quotidien, Martha et Paul vivent l'aliénation, l'absence d'horizons et les lendemains prévisibles avec un bonheur quiet et glaçant.

La monoparentalité

En 1983 paraissent deux albums où il est question de ce qui ne s'appelait pas encore la monoparentalité, alors que les quelques rares livres où apparaissait la mésentente des parents s'arrêtaient sur le traumatisme de la rupture et la réorganisation du quotidien.

*Juju le bébé terrible*¹, 1983, album de 32 pages,
20 x 26 cm.

La première mère célibataire épanouie apparaît en 1983 seulement, dans cet album adapté du suédois.

Le « bébé », qui a manifestement au moins cinq ans et parle bien, enchaîne les bêtises (se couper les cheveux) et les imprudences (grimper jusqu'au lustre au-dessus du lit de maman endormie et... patatras !). Il se cache dans l'horloge (nous sommes à la campagne) et patauge dans l'eau de vaisselle. Sa maman

1. Barbro Lindgren, Eva Erikson (ill.), *Juju le bébé terrible*, adaptation Patricia Jouffroy, Paris, Messidor/La Farandole, 1983. Nouvelle édition sous le titre *La Maman et*

le bébé terrible, traduit par Nelle Hainaut-Baerstoen, Namur, Mijade, 1997.

Thèmes, évitements, politisations

attendrie fait ce qu'elle peut, s'inquiète, le cajole, le gronde de temps en temps, mais le laisse très libre. Ils rient beaucoup ensemble.

Un jour qu'ils se promènent près d'un bois, profitant d'un moment d'inattention de sa mère (elle cueille des fleurs), le bambin disparaît. Panique, larmes maternelles, accablement. Alors que la nuit tombe, l'enfant sort du bois, tout mouillé et furieux, « Un méchant loup m'a léché, et moi je l'ai léché aussi, et alors il s'est enfui ! ». Soulagée, la maman rit, serre l'enfant dans ses bras et le ramène à la maison, sans oublier son petit bouquet. « ... Et s'il disparaît encore, c'est qu'il s'est encore sauvé », énonce la dernière phrase de la nouvelle édition sans que l'on sache qui parle.

Le texte de la première édition, une adaptation, a donné un prénom au bébé¹. Les mots décrivent patement ce que montrent les images. Le texte s'achève, assez joliment pourtant, sur une déclaration d'amour de la mère à son enfant : « Comment est-ce possible qu'une maman comme moi aime tant un bébé terrible comme toi ». Il n'y a ni guillemets ni point d'interrogation. Le dernier mot, en capitales, est centré dans la page, détaché du reste d'une phrase ne figurant pas dans le texte original ! À l'époque, en France, avoir l'audace – c'en était une – de montrer une mère célibataire toute en indulgence et relative insouciance, ne pouvait se faire qu'en la recadrant un peu.

*Anna et le gorille*², 1983, album de 32 pages,
27,5 x 22 cm.

Un père aimant mais rigide et distant, probable cadre supérieur à la stricte mise, élève seul sa fillette qui se sent délaissée parce qu'il ne pense qu'à son travail. Elle qui voue une passion sans limites aux gorilles n'hésite pas une seconde, cette nuit-là, quand son singe en peluche devenu un vrai et grand gorille propose de la conduire au parc zoologique. Elle et lui rendent visite aux grands singes. Avec un tel garde du corps, elle va aussi dîner, danser, aller au cinéma. Mais Anna sait parfaitement que ce père idéal est éphémère... Pourtant, les rêves ayant, c'est bien connu, la capacité de changer le réel, au réveil Papa moins

1. Un bébé, un nourrisson, un nouveau-né... « Où sont les nouvelles-nées ? » demande le titre du premier chapitre de *Filles d'albums*, l'étude de Nelly Chabrol Gagne déjà citée.

2. Anthony Browne, *Anna et le gorille*, Paris, Flammarion, 1983, Kaléidoscope, 1994.

L'aventure politique du livre jeunesse

guindé, disponible, une banane dépassant de la poche arrière de son jean, propose à sa fille une sortie au zoo.

L'album va lancer la carrière d'Anthony Browne dont les sept livres précédents n'avaient pas vraiment rencontré leur public. Non seulement l'histoire est forte mais les nombreux gags graphiques dont il parsemait ses images jusque-là font désormais sens, viennent enrichir la narration et conduisent la lecture à s'interroger : le poster d'un Che Guevara-gorille collé sur une palissade fait-il partie de l'univers d'Anna ou nous est-il uniquement destiné pour dire la révolution qui s'annonce dans l'ordinaire tristounet de la fillette ?

L'année suivante, en collaboration avec Annalena McAfee, Anthony Browne va enrichir psychologiquement la configuration monoparentale père-fille en la confrontant à une configuration inverse, mère-fils.

*Des invités bien encombrants*¹, 1984,
album de 32 pages, 24 x 28,5 cm.

Une jeune femme du voisinage et son insupportable fils amateur de farces et attrapes sont invités de plus en plus souvent par le père de Julie. Au point qu'un matin, ils sont quatre autour de la table du petit déjeuner et les deux adultes se mangent encore des yeux. Julie n'est pas ravie de voir le quotidien, si bien organisé entre son père et elle, brusquement chamboulé. L'une des forces de l'album réside dans le fait que le début du texte, aussi bien élevé et réservé que Julie, décrit le factuel sans l'analyser alors que des détails, nichés dans les images, montrent le désarroi grandissant de la fillette. Julie finit par dire son mal-être à son père. Le lendemain, des valises sont dans le couloir : les invités s'en vont. Jour après jour, le quotidien se réinstalle mais rien n'est plus exactement comme avant. En fait, Julie regrette les œufs brûlés de Marie et le coussin péteur de Nicolas. Le manque est si manifeste qu'un jour, son père propose d'aller ensemble rendre visite à la jeune femme et à son fils...

L'importance de ce livre tient moins à la probable reconstitution familiale à venir qu'aux portraits croisés d'une fille qui ne peut pas mettre de mots sur ce qu'elle vit à la fois comme une

1. Annalena McAfee, Anthony Browne (ill.), *Des invités bien encombrants*, Paris, Flammarion, 1984, Kaléidoscope, 2001. Dans l'édition de 2001, les prénoms ont changé.

Thèmes, évitements, politisations

trahison et comme un appel d'air salubre, et d'un père un peu flottant, hésitant entre le bonheur construit avec et pour sa fille et ce qui se noue entre une jeune femme et lui.

*Ma maman est bizarre*¹, 2020, album de 32 pages,
25 x 18 cm.

Plusieurs caractéristiques d'un album récent à propos d'une mère célibataire le rendent unique. La maman est qualifiée de « bizarre » par Rose, une copine de sa fille, laquelle fille n'est pas du tout d'accord : sa mère est grande, cheveux courts, rockeuse tatouée, athlétique et câline. Classiquement élégante ou en short et débardeur, elle hausse gentiment les épaules et sourit quand un gamin lui demande si elle est une fille ou un garçon. Quelle importance, d'autant qu'elle et sa petite appartiennent à la famille des cervidés anthropomorphes. D'autres animaux humanoïdes bienveillants bavardent avec des hommes et des femmes lors de vernissages amis où elles se rendent ensemble. Et « où il y a des fraises en bonbons ». La mère porte sa fille sur ses épaules lors de manifestations féministes, elles aussi hybridées. Elle vient s'assurer que l'enfant dort bien avant de retourner à la petite fête qu'elle donne dans la pièce voisine.

Une suite de moments paisibles racontés par la fille d'une maman attachante, non conventionnelle, attentive, n'excluant pas l'enfant de ses activités et de son cercle amical. Les retrouver, dans une histoire cette fois, serait un régal.

Les albums, formes courtes, ne s'intéressent au passé des personnages que s'il fait sens pour la narration. On ne sait généralement rien de leurs parcours antérieurs. Quelques albums font exception. Dans *Une histoire d'amour*², Gilles Bachelet, à propos d'un personnage secondaire prénommé Martine (la fille d'un couple de gants de ménage!), indique en trois images légendées : « Martine fréquenta un jardinier... / ... auquel succéda un poète... / ... puis un boxeur qu'elle épousa. » Malika Doray, dans *Chez un père crocodile*³, un album accessible aux très jeunes enfants, montre deux personnages vus de dos, assis l'un contre

1. Camille Victorine, Anna Wanda Gogusey (ill.), *Ma maman est bizarre*, Montreuil, La ville brûle, 2020.

2. Gilles Bachelet, *Une histoire d'amour*, Paris, Seuil Jeunesse, 2017.

3. Malika Doray, *Chez un père crocodile*, éditions MeMo, 2012.

L'aventure politique du livre jeunesse

l'autre sur une branche, la nuit : « Chez un père crocodile / il y a un peu de ses amours d'avant ».

Les couples de même sexe et l'homoparentalité

Des couples du même sexe, incarnés par des animaux, apparaissent d'abord clandestinement dans les albums.

*Poulerousse*¹, un album du Père Castor publié en 1949, a été réédité sous le titre *Poule rousse*, en 1956, toujours au Père Castor. Cette édition, la plus connue, qui continue de ravir des générations d'enfants, met en scène une configuration assez explicite rendue invisible par l'horizon d'attente qu'ouvre un album destiné aux très jeunes par une estimable entreprise d'édition.

*Poule rousse*², 1956, album broché de 24 pages, 21 x 18 cm.

Quand Poule rousse, bonne ménagère, reçoit « son amie la tourterelle », elles s'embrassent « à n'en plus finir », précise le texte. Puis on les voit, assises de part et d'autre d'une table, « buvant un tout petit verre de vin sucré ». Plus tard la tourterelle, feignant d'être blessée sur le chemin, attirera le renard loin du sac où il tenait Poule rousse enfermée, lui permettant de s'échapper, non sans avoir empli de pierres le sac bien recousu. Vidé inconsidérément dans l'eau bouillante d'un chaudron, le contenu du sac brûlera le renard et la renarde qui s'enfuiront. Le texte final indique « Et depuis ce jour, Poule rousse et la tourterelle ne se quittent plus ». Une image intercalée entre les courtes lignes du texte les représente serrées l'une contre l'autre sur un tabouret unique, tenant devant elles un album grand ouvert. Et le texte de conclure : « Elles vivent ensemble dans la petite maison de Poule rousse. Elles sont très heureuses. » Une belle amitié, donc. Et peut-être un peu plus. La couverture d'Étienne Morel représente la quotidienneté de leur vie commune dans une petite maison à un étage, construite sur une plateforme, à la fourche d'un arbre. Du linge sèche sur un fil. Sur la terrasse, la poule fait la lessive dans un baquet devant la maison. Elle échange un regard avec la tourterelle, penchée à la fenêtre de la chambre, à l'étage, entre

1. Lida, Romain Simon (ill.), *Poulerousse*, Paris, Albums du Père Castor/Flammarion, 1949.

2. Lida, Étienne Morel (ill.), *Poule rousse*, Paris, Albums du Père Castor/Flammarion, 1956.

Thèmes, évitements, politisations

les deux cœurs, percés dans les volets de bois... Par ailleurs, le ton de l'album est à la tendresse : la belle renarde à l'élégant châle mauve et aux doux yeux ourlés de noir dit à son compagnon¹ : « Quel renard tu es ! Quel amour de renard ».

En 1997, une version publiée par les éditions Nathan de ce qu'elles désignent comme un conte traditionnel apparaît sévèrement expurgée². Il n'est plus du tout question de la tourterelle. La précision apportée en fin d'album « Et la petite poule rousse resta seule dans sa petite maison [...] » est limpide. Quant à la jolie renarde énamourée, elle a également disparu puisque, dans cette version, le renard vit avec « sa vieille mère » !

En 1958 paraît aux États-Unis un album de Garth Williams, *The Rabbit's Wedding*, publié en français par les éditions Memo en mai 2020 sous le titre *Le Mariage des lapins*.

*Le Mariage des lapins*³ [1958], 2020,
album de 40 pages, 23,5 x 30,5 cm.

Deux lapins, un noir et un blanc, vivent heureux dans la forêt. Souvent, quand ils jouent ensemble, le lapin noir s'immobilise, saisi d'un accès de mélancolie. Questionné à plusieurs reprises par le lapin blanc à propos de ces moments de trouble, il finit par dire : « J'aimerais être avec toi pour toujours ». Et plus tard : « Je souhaiterais que tu sois tout à moi ! » Alors, les deux lapins ornent leurs oreilles de fleurs de pissenlit. Et leurs amis de la forêt vont préparer un mariage festif.

L'album, soupçonné de promouvoir l'intégration raciale, fit scandale aux États-Unis, particulièrement en Alabama. Les censeurs de *The Rabbit's Wedding*, obnubilés par l'inadmissible mélange des couleurs⁴, n'ont sans doute pas remarqué que rien dans le texte ni dans les images n'indiquant une différence, les deux lapins étaient possiblement de même sexe.

Parce que les publications jeunesse forment un véritable champ culturel, il faut remarquer la publication en 2018 aux

1. Ce couple de renards n'a pas de petits.

2. Camille Semelet (ill.), *La Petite Poule rousse*, Paris, Nathan, 1997.

3. Garth Williams, *Le Mariage des lapins*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Lou Gonse, Nantes, Éditions MeMo, 2020.

4. *Black and White*, l'album écrit par Margaret Wise Brown avec des images

du peintre Charles Green Shaw, publié en 1944 chez Harper par la grande éditrice Ursula Nordstrom, avait aussi été accusé de « propagande raciale insidieuse » parce qu'un homme noir et une étrange femme de neige se mariaient.

L'aventure politique du livre jeunesse

États-Unis de l'album *A Day in the Life of Marlon Bundo*¹. Dans cet album de Jill Twiss, un lapin tombe amoureux d'un autre lapin. Et les deux mâles se marient après qu'un vote des animaux a chassé le *stink bug* (la punaise diabolique) qui s'était arrogé le pouvoir et décrétait ce mariage impossible. « Les lois sont éphémères, l'amour est éternel », conclut l'auteur. Outre l'hommage à Garth Williams, l'album est à double détente puisque Marlon Bundo est notoirement le lapin appartenant à la famille du vice-président de la période Trump, Mike Pence, à la politique notoirement hostile aux LGBTQIA+ !

La série *Ranelot et Bufolet*² d'Arnold Lobel, traduite à partir de 1972 à L'École des loisirs, est un indémodable succès. « Ranelot, jeune grenouille, grimpe l'allée qui mène à la maison de Bufolet, son ami le crapaud. » Cette précision ressemble à un leurre si l'on considère qu'il y a des femelles et des mâles, tant chez les grenouilles que chez les crapauds. Et que les deux batraciens anthropomorphisés ont des vêtements masculins. Dans une interview en 2016, Adrienne, la fille de l'artiste, a confirmé qu'Arnold Lobel racontait bien l'histoire de deux mâles.

Ce qui n'était qu'allusif et crypté devient plus explicite avec le roman *Je ne suis pas une fille à papa*, de Christophe Honoré, publié chez Thierry Magnier en 1998, et dans trois albums, *L'Heure des parents* en 1999, *Marius* en 2001 et *Renard & renard* en 2002.

*L'Heure des parents*³, 1999, album de 28 pages,
15,5 x 28 cm.

Dans l'entrée de l'école, en attendant maman-lionne ou papa-lion en retard, Camille (petite lionne ou petit lion anthropomorphe) s'imagine dans des configurations familiales multiples, toutes plus ébouriffantes les unes que les autres : une maman-lionne et un papa-loup, ou juste une maman-tigre, ou deux mamans-panthères, ou un papa-lion et la maman-ourse des vacances, ou un groupe de castors, ou encore deux papas-lions, ou... Et

1. Jill Twiss, E.G. Keller (ill.), *A Day in the Life of Marlon Bundo*, Chronicle Books, 2018.

2. Arnold Lobel, *Ranelot et Bufolet* [1970], traduit de l'anglais (États-Unis) par Adolphe Chagot, L'École des loisirs, 1971. Il existe trois autres volumes de *Ranelot et Bufolet*, publiés à L'École des loisirs en 1972,

1976 et 1980. Arnold Lobel (1933-1987), célèbre créateur américain d'albums, marié et père, a annoncé à sa famille qu'il était homosexuel en 1974.

3. Christian Bruel, Nicole Claveloux (ill.), *L'Heure des parents*, Paris, Être éditions, 1999, Éditions Thierry Magnier, 2014.

Thèmes, évitements, politisations

Camille se réveille dans le salon de la maison, avec ses deux parents-félins.

Ce petit livre illustré par Nicole Claveloux, propose en 1999, pour la première fois sans doute dans un album, une diversité de situations familiales, dont la monoparentalité, l'homoparentalité féminine et masculine, les familles recomposées, etc. L'image de la dernière double page foisonne de détails dessinés. Tous correspondent soit à la reprise d'un élément venu d'une des images précédentes (la lampe sur le bureau de maman-lion est aussi sur la pirogue du vieux couple de félins aventuriers), soit à la figuration de l'un des mots du texte (le stéthoscope accroché au tiroir correspond au mot « toubib »). Les parents de Camille seraient-ils une synthèse de ceux imaginés ?

*Marius*¹, 2001, album de 28 pages, 21 x 17 cm.

Marius a cinq ans et deux maisons. Maman a un nouvel amoureux et Papa aussi. Rien de plus simple. Même si Mamie a estimé que « Deux hommes ensemble, c'est pas bien » et qu'il a fallu un peu expliquer à la maîtresse qu'en effet, Papa est homosexuel. Et moi, dit Marius, « je suis le mari de ma femme-pirate, la plus belle et la plus forte du monde ». Avec l'album *Marius*, l'homoparentalité explicite, pour la première fois, ne passe pas par la représentation animalière.

*Renard & renard*², 2002, album de 48 pages, 29 x 21 cm.

Deux renards, l'un casanier et craintif, l'autre se voulant aventurier, vivent dans le même terrier douillet et très « cosy ». Lassé par la monotonie des jours qui se ressemblent, l'aventurier ne résiste pas à l'appel de l'ailleurs. Et il nous raconte des histoires de lièvres, de poules et de blaireaux, des histoires de renard où il se donne le beau rôle, ce que ne confirment pas les images de son pauvre périple. Pendant ce temps, le renard resté au terrier l'aménage, ouvre une nouvelle sortie et se régale de joies simples que lui offre la proximité de la nature. Quand l'aventurier saignant du nez trouve refuge in extremis dans un tunnel qui lui

1. Latifa Margio Alaoui, Stéphane Poulin (ill.), *Marius*, Lachaux, l'Atelier du poisson soluble, 2001.

2. Max Bollinger, Klaus Ensikat (ill.), *Renard & renard*, traduit de l'allemand par Lilo Neis et Anne Salem-Marin, Genève, La Joie de lire, 2002.

L'aventure politique du livre jeunesse

sauve la vie, c'est bien sûr la nouvelle sortie du terrier. Les deux renards, heureux d'être à nouveau ensemble, se racontent les jours passés loin l'un de l'autre. L'un tout à ses exploits, l'autre à ses petits plaisirs quotidiens. Régulièrement l'aventurier repartira, attiré par le vaste monde, en se languissant, au loin, de retrouver son ami aux joies simples. Lequel imagine les exploits de son compagnon en ayant hâte qu'il revienne.

Les images de Klaus Ensikat ont le charme d'anciennes gravures : trait précis et couleurs fanées. Le site de la maison d'édition avance que les renards seraient deux frères. Rien ne le dit dans le texte mais pourquoi pas, tant l'album est tissé de non-dits et d'ambiguïtés. Il est écrit d'emblée, par exemple, que ce sont des « jeunes renards » alors qu'ils apparaissent plutôt matures, si ce n'est âgés, installés de longue date dans le terrier confortable. Le titre même interroge. Les deux mots séparés par l'esperluette sont-ils interchangeable ? L'absence de capitale pour le second tient peut-être seulement à la convention qui demande que le premier mot du syntagme en ait une. À moins que cette différence n'indique discrètement une hiérarchie.

L'occurrence plus fréquente de l'homosexualité en couple stable dans les livres du premier quart du *xxi*^e siècle tient probablement à la pression du réel mais aussi à l'aspiration à un accès aux droits des couples hétérosexuels : plus les couples du même sexe ressemblent aux couples hétérosexuels, plus ils sont facilement acceptés dans les albums. La norme hétéro-normative reste puissante : un petit album cartonné en est la démonstration :

*Jean a deux mamans*¹, 2004, album de 20 pages,
17 x 17 cm.

Un petit loup en salopette figure entre deux louves souriantes en robes. L'une des louves porte un tablier rose sur sa robe bleue. La première phrase reprend le titre : « Jean a deux mamans ». Dès la deuxième double-page, sans doute pour que l'énormité du propos passe inaperçue, l'énonciateur a changé : « Mes deux mamans s'aiment comme un papa et une maman. » Aïe ! L'image montre la louve vêtue de rouge offrant des fleurs à celle au tablier rose. Aïe, aïe, aïe.

1. Ophélie Texier, *Jean a deux mamans*, « Loulou & Cie », Paris, L'École des loisirs, 2004.

Thèmes, évitements, politisations

Puis il est dit et montré que c'est Maman Jeanne, en bleu, « qui m'a porté dans son ventre ». Maman Marie repeint la maison sur la double-page suivante. Et ainsi de suite jusqu'au gros câlin final du trio familial. Les comportements traditionnellement attribués à la femme et à l'homme d'une cellule familiale hétérosexuelle stéréotypée sont ici soigneusement reproduits et distribués sans réserve ni exception.

Des réactionnaires se sont insurgés contre cet album sur le mode « une maman, on en a qu'une ! ». Le véritable souci était ailleurs.

Il n'y a, dans toute l'offre de lecture dédiée, aucun couple d'humains ou d'animaux anthropomorphes qui dirait de ne pas vouloir se reproduire. La petite vingtaine de familles homoparentales figurant aujourd'hui dans les albums en français aspire au mariage, élève des enfants ou souhaite en avoir. D'ailleurs, depuis l'an 2000, les fées elles-mêmes ont des enfants¹ et les joies du maternage ne sauraient être refusées à une fée n'aimant que les femmes, même si une fée et une princesse qui s'aiment pour toujours reconnaissent que « pour faire des bébés, ce fut un peu plus compliqué² ».

Enfin, la série plébiscitée *Mortelle Adèle* a présenté le couple formé par l'oncle d'Adèle et son compagnon dès le tome 3, en 2013. Parfaitement intégrés, accueillant régulièrement leur terrible nièce qui aime s'installer plusieurs jours chez eux, ils représentent, après ses parents qui s'aiment et l'aiment, un autre pôle de stabilité pour Mortelle Adèle.

Les autres configurations du privé

Il y a fort peu de configurations du privé autres que familiales dans les publications jeunesse. Il n'y en a guère plus dans la littérature générale³, si on excepte les célibataires. Ce qui interroge car au long des années qui suivirent 1968, dans la vraie vie, il y eut, et il y a encore, des façons de vivre à plusieurs différentes :

1. Brigitte Minne, Carll Cneut (ill.), *La Fée sorcière*, texte français de Maurice Lomré, Paris, Pastel/L'École des loisirs, 2000.

2. Alice Brière-Haquet, Lionel Larchevêque (ill.), *La Princesse qui n'aimait pas les princes*, Arles, Actes Sud Junior, 2010.

3. D'où l'importance d'un roman paru en 2022 : François Cusset, *Finale Fantaisie*,

Paris, P.O.L., 2022. Parce que « Disparaître ne va pas de soi », quatre personnages, deux femmes, un colosse et le narrateur décident de vivre ensemble dans un appartement : « Une colocation de très vieux, à vie, en gage d'immortalité. »

L'aventure politique du livre jeunesse

les communautés urbaines ou rurales, le bégainage, les Baba Yaga, le nomadisme, etc. Les livres destinés à l'enfance et à la jeunesse n'ont jamais évoqué ces configurations humaines et sociales avant 1987. Sans doute fallait-il gommer toutes traces de ces pas de côté non conformes aux parcours balisés. Et n'oublions pas que quarante années sépareront Mai 1968 des trois premiers albums jeunesse consacrés à ce moment historique.

*La Maison dans les bois*¹, 2012, album de 48 pages,
25 x 29 cm.

Un bel exemple de vie en communauté. Deux cochons, une oursonne et un élan décident de « construire une maison où ils pourraient vivre tous ensemble. ». Ils en passent la commande à l'équipe des Castors Ouvriers qui demande à être payée en sandwiches au beurre de cacahuètes. Les futurs habitants participent à la construction. Un jour enfin, leur belle maison en bois est achevée, aussitôt meublée à la hâte. Les quatre amis dînent, font la vaisselle, se racontent des histoires devant l'immense cheminée puis montent se coucher et s'endorment vite dans leurs quatre lits côte à côte : le « Faites de beaux rêves ! » final est un probable hommage à *Monsieur Chien* de Margaret Wise Brown.

*Qu'est-ce que vous faites Monsieur l'architecte ?*²,
2016, album de 32 pages, 21,5 x 30 cm.

Un vieil architecte bourru décide de se construire une nouvelle maison « avec un belvédère ». Parce qu'il peine visiblement à charrier poutres et briques, un ours, puis des singes et d'autres bêtes de la forêt lui proposent successivement leur aide, en échange d'une pièce supplémentaire à leur usage. Il accepte et modifie les plans. La maison aux multiples pièces, sur plusieurs étages, abrite bientôt une centaine d'animaux. L'homme toujours maugréant, dépossédé de son projet initial, finit par trouver un charme « pas si mal » à la vie communautaire. Il dessine les plans d'un futur belvédère géant « d'où on pourra admirer le paysage tous ensemble ».

1. Inga Moore, *La Maison dans les bois*, texte français d'Aude Lemoine, Paris, Pastel/L'École des loisirs, 2012.

2. Kunihiro Aoyama, *Qu'est-ce que vous faites Monsieur l'architecte ?*, traduit du japonais par Fédoua Lamodièrre, Pika Édition/nobi nobi!, 2016.

*Olga, Mado, Mimi*¹, 1987, album broché
de 32 pages, 17 x 24 cm.

Trois dames d'un âge certain partagent le même appartement. Elles décident de s'offrir une petite sortie, entre amies. La soirée sera un enchaînement de catastrophes : panne de voiture, restaurant mal famé, film chinois sous-titré en anglais, porte-monnaie commun perdu... mais aucun contretemps ne saurait altérer la bonne humeur et l'énergie des trois colocataires. Rentrées, à pied, au petit matin, dans leur appartement qui a été visité par un cambrioleur ayant détruit la porte palière, elles trouvent un gros chien endormi sur le canapé. « "On mettra une petite annonce", avait dit Mado. "Une toute petite annonce", avait dit Mimi. "Et si on le gardait", avait dit Olga. »

Un beau roman sur l'engagement incandescent et la vie quotidienne d'une jeunesse révoltée, *Dans le désordre*², de Marion Brunet, raconte le parcours de sept garçons et filles, leur rencontre lors d'une manifestation et leur vie militante et commune dans un squat.

Les croyances, certitudes sans preuves

« Si l'État français est laïque, la société, elle, ne l'est pas et le fait religieux ne peut en être gommé³. » Dans sa contribution au dossier de *La Revue des livres pour enfants*, le directeur de la bibliothèque départementale du Val d'Oise pose clairement des règles simples d'une éthique laïque pour celles et ceux qui doivent faire avec la tension entre ces deux évidences dans le cadre professionnel : le devoir d'exposition pluraliste du religieux, du spirituel, de l'athéisme et de l'agnosticisme, qu'ils soient sous forme documentaire ou fictionnelle, ne peut aller qu'avec le refus de toute atteinte à la liberté individuelle et de toute emprise.

Or, l'édition française cantonne prudemment les religions dans le secteur documentaire où elles représentent 15 % de la production, et où, comme l'indique Sandrine Mirza, il n'y a « pratiquement pas de vulgarisation de l'histoire de l'athéisme⁴ ».

1. Christian Bruel, Mireille Vautier (ill.), *Olga, Mado, Mimi*, Paris, Le Sourire qui mord, 1987.

2. Marion Brunet, *Dans le désordre*, Paris, Éditions Sarbacane, 2016.

3. Dominique Lahary, « Dieu à la bibliothèque », *La Revue des livres pour enfants*, n° 288, avril 2016, p. 108.

4. Sandrine Mirza, « Documenter la religion », *La Revue des livres pour enfants*, n° 288, avril 2016, p. 120.